

« Trois univers romanesques à découvrir »

Ouvrages recensés :

Patrick Brisebois, *Que jeunesse trépasse*, Montréal, l'Effet pourpre, 1999, 240 p., 20,95 $.
Francine Noël, *La conjuration des bâtards*, Montréal, Leméac, 1999, 520 p., 32,95 $.
Donald Alarie, *Tu crois que ça va durer?*, Montréal, XYZ éditeur, 1999, 136 p., 16,95 $.

par Marie-Claude Fortin

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 98, 2000, p. 27-28.

Patrick Brisebois, *Que jeunesse trépasse*, Montréal, l'Effet pourpre, 1999, 240 p., 20,95 $.
Francine Noël, *La conjuration des bâtards*, Montréal, Leméac, 1999, 520 p., 32,95 $.
Donald Alarie, *Tu crois que ça va durer ?*, Montréal, XYZ éditeur, 1999, 136 p., 16,95 $.

Trois univers romanesques à découvrir

ROMAN
Marie Claude Fortin

Alors que Francine Noël clôt, de main de maître, sa trilogie amorcée avec *Maryse* et que Patrick Brisebois commence sa carrière avec le portrait dur et cru d'une génération sans foi ni loi, Donald Alarie poursuit une œuvre discrète et intimiste avec un roman qui devrait le sortir de l'ombre.

EN 1984, DANS UN ARTICLE PARU DANS *L'actualité* (vol. 9, nº 4), Gilles Marcotte faisait le compte rendu de sa lecture du premier roman de Francine Noël, *Maryse*. Et s'enthousiasmait de pouvoir enfin se faire une idée juste de la façon dont vivaient

> *ces étudiantes, ces étudiants qui s'entassent à plusieurs, tous sexes mêlés, dans des appartements exigus, comment ils réussissent à étudier, quels rapports ils ont entre eux, et ce qu'ils peuvent bien se raconter dans les bars, les clubs où ils semblent passer la plupart de leurs soirées.* [...] *Qu'est-ce donc qu'on vivait, de 1968 à 1975, quand on était étudiant à l'Université de Montréal ou à l'UQAM ? Un joyeux mais toujours facile décrochage par rapport aux modèles anciens, familiaux ou autres, la Révolution s'accomplissant dans les mœurs, les attitudes, les gestes, les mots.*

Un univers sombre

Tout comme *Maryse* traçait le portrait fidèle de cette génération issue directement des années 1960, Patrick Brisebois rend compte, dans *Que jeunesse trépasse*, son premier roman, du quotidien d'une génération de jeunes adultes qui pourraient avoir l'âge des enfants de *Maryse*, qui s'entassent, eux aussi, dans des appartements exigus, et qui ont décroché non seulement des modèles anciens, mais aussi de l'université, du marché du travail, et de toute idéologie.

> *J'ai beau me promener, franchir des rues, croiser des gens, rencontrer des connaissances, seul au monde, je le sens vraiment trop que... phoque... qu'au creux de mon être, juste là, y a quelque chose qui ne va pas. Je dois me munir d'une arme pour transpercer les jours. La détonation du changement.*

Et croyez-moi, leur décrochage n'est ni facile ni joyeux. Environ vingt-cinq ans séparent l'époque évoquée dans *Maryse* et celle que dépeint *Que jeunesse trépasse*. Un quart de siècle qui nous fait passer des grands rêves à la désillusion la plus irréversible. Si le roman de Brisebois est un tant soit peu fidèle à la réalité, eh bien, il y a péril en la demeure.

Ses personnages sont comme des enfants ébahis devant l'assiette vide que leur tend l'existence. Ils ont la désillusion dans leurs gènes, ils sont nés désillusionnés. « Parfois, j'ai le sentiment que ma vie est gravée dans un livre noir », écrit Irénée, le narrateur de ce journal désespéré. « Ça m'agresse comme une volée de froids corbeaux. » Irénée Faiblengras, Justin, Nora, Murielle, Fabienne, son chum, ont fui à toutes jambes la banlieue où leurs parents, d'ex-hippies, se sont réfugiés. Ils vivent sur le Plateau, sortent au *Café Central*, mangent à *La Belle Province*, quelques-uns décrochent des jobs qu'ils lâchent dès que possible. Ils changent leurs chèques de « bienscéance » en bière et en pizza livrée, en « pot » et en location de vidéos. Et quand il ne reste plus que des sous noirs, ils en font des rouleaux, puis ils vendent les CD qu'ils écoutent le moins, ou envoient leur Nintendo au *pawn shop*. Ils ne répondent pas aux sondages, ne sont plus dans le bottin, Bell leur a coupé la ligne.

Ce qu'ils ont en commun : une case vide, une ligne effacée dans leur « Vie mode d'emploi », que les parents leur ont laissé. Au chapitre « raison de vivre », il n'y a qu'un espace blanc. Ou un trou noir. Ne reste plus qu'à attendre un miracle, qu'à laisser couler le temps, dans l'espoir d'atteindre, par la force de l'inertie, une limite. La limite qui fera tout basculer, qui provoquera le grand tremblement de terre qui rasera tout. Et comme elle n'arrive pas, ils improvisent des *parties*, boivent jusqu'à s'évanouir, se la fabriquent, leur fin du monde. Et , le lendemain, ils se retrouvent

> *tous autour de la table de cuisine à s'envoyer des toasts à la confiture et du jus de pomme. Une ambiance particulière se dégage du cercle. C'est comme si on avait crashé en avion et que nous avions survécu à l'accident, que la vie reprenait son droit et que nous étions seuls au monde.*

Décrocheurs, mais pas illettrés, les personnages de Brisebois. Le récit s'ouvre sur une citation de Céline. Gauvreau, Saint-Denys Garneau, Kerouac, Alain Grandbois, Baudelaire, Poe et Kafka, entre autres, sont évoqués au passage. Et bien sûr, on s'en doute, Réjean Ducharme, dont le narrateur est d'ailleurs en train de lire *Va savoir*. Le « Je ne veux pas me prendre pour un autre, mais... », sur lequel le roman de Brisebois démarre, et qui revient comme une litanie tout au long du récit, est un écho au « Ce n'est pas pour me vanter, mais... » qui ouvre *Dévadé*. Mais, dans cette réalité-là, qui n'est pas une belle réalité — Brisebois ne l'a pas édulcorée —, la littérature ne change pas le monde, pas plus qu'elle ne sauve des vies.

C'est peu dire que le tableau brossé par Brisebois est sombre. Noir comme les murs de l'appartement de Nora. Il faut avoir les reins solides pour aller jusqu'au bout de cette nuit. Le style de Patrick Brisebois est emporté, furieux, sans compromis. Du direct qui heurte. Comme ce film de Robert Morin, *Quiconque meurt, meurt à douleur*, difficile à soutenir. Et si on peut reprocher à l'auteur ses jeux de mots pas toujours heureux, ses petites vilenies vindicatives (« [...] les éditions Les Herbes Molles, Les Écrits des Fondues, Les Indécrottables. Des maisons de masturbateurs notoires comme ça »), et ses quelques grossièretés inutiles, on aurait tort de passer outre. Il y a dans ce roman quelque chose d'authentique, de terriblement vraisemblable. Une voix éraillée, un peu trop criarde, mais juste. Le genre de voix, c'est clair, qui ne se taira pas sous prétexte qu'on ne veut pas l'entendre. Alors aussi bien l'écouter.

Au bout de ce conte des Mille et une nuits, on voudrait souhaiter longue vie aux personnages. L'auteur pourra-t-il les suivre pendant plusieurs années, leur donner des enfants, des descendants, une longévité ? Survivront-ils ?

Un univers sans frontières

Les personnages de Francine Noël, eux, ont eu cette chance. Ils ont traversé la fin de siècle à peu près intacts. Ils ont vieilli, ont eu des enfants, et si la maladie, la souffrance ne les ont pas tous épargnés, dans *La conjuration des bâtards*, ils répondent tous présents.

Dernier volet de la trilogie amorcée par *Maryse*, *La conjuration des bâtards* prend fin à l'aube de l'an 2000, et se situe presque exclusivement à Mexico, dans le brouhaha et les festivités d'un grand rassemblement. Fin 1999, a lieu le Sommet de la Fraternité. Maryse, dont la carrière d'auteure dramatique et de romancière est couronnée de succès, est invitée à y prononcer une conférence sur le métissage culturel. Laurent, son mari, est au nombre des organisateurs du sommet. Se retrouveront là aussi leurs enfants, Alexis, conçu alors que s'achevait *Myriam Première*, et Agnès, leur fille adoptive, née au Liban ; Myriam et Gabriel, les enfants de Marité et de François Ladouceur ; Tristan, fils d'Elvire la muse, et fils (non reconnu) du poète Oubedon, et Lilith, née de père inconnu, qui a gagné en sagesse et perdu un peu de ses pouvoirs de sorcière. Ajoutez à tous ces personnages de nombreux nouveaux venus de toutes les nationalités, et vous avez là un joyeux microcosme, une petite société multiculturelle toutes couleurs confondues, liée par des liens d'amitié et un idéal de respect et de tolérance.



Francine Noël

La conjuration des bâtards est un livre d'une grande richesse. Une grande fête pour une fin de siècle, et pour souligner en beauté la fin d'un cycle romanesque dont on se souviendra longtemps. Les familiers de l'œuvre de Francine Noël retrouveront avec plaisir la verve de l'auteure, ses descriptions amusées, ses dialogues drôles et emportés, ses anges et ses démons. Ils découvriront aussi que l'univers de Francine Noël est sans frontières.

Un univers émouvant

Le roman de Donald Alarie n'a rien de commun avec ceux de Brisebois et de Noël. Ni portrait d'une génération ni chronique d'un siècle qui s'enfuit, *Tu crois que ça va durer ?* raconte un drame personnel, celui d'un homme qui a perdu sa femme et sa fille dans des conditions tragiques, et qui se retrouve seul, à cinquante ans, sa vie à reprendre à zéro. Après l'accident, dont il ne nous livre les détails qu'au compte-gouttes, attendant d'être prêt pour les révélations, le narrateur décide de refaire sa vie. Vendre l'entreprise prospère léguée par son père, vendre sa maison, louer un petit appartement dans la rue même où il a passé son enfance, et prendre un modeste boulot de gardien de musée.

Chaque jour, il écrit une sorte de journal de guérison. Et chaque matin, il choisit un extrait de poème qui lui tiendra compagnie durant sa journée. Sont conviés Saint-Denys Garneau, Guillevic, Paul Éluard, entre autres, en un bel hommage à la poésie qu'Alarie pratique depuis longtemps (il a publié cinq recueils, dont *Petit format*, et *Parfois même la beauté*).



Donald Alarie

À petits pas, à fines touches, l'auteur remet son héros sur pied, aidé de quelques personnages aussi simples qu'attachants, une collègue de travail, un voisin de palier, le propriétaire du dépanneur, les enfants du quartier, une voisine au grand cœur et au corps généreux. Avec une écriture sans prétention, tout en pudeur et en retenue, Donald Alarie réussit à nous faire adhérer à cette belle histoire de rédemption.